même genre, qui sont restées inachevées, m'avait déterminé à ne pas commencer la construction du chemin avant d'avoir obtenu toutes les ressources nécessaires pour sa complétion. La Compagnie du Montréal et Occidental est heureusement dans ces conditions là. Grâce à l'énergie persévérante de ses promoteurs, les hardis colons du Nord auront, avant deux ans, les grands marchés à leur porte et pourront, non seulement vendre leurs produits dans les meilleures conditions, mais encore développer leurs ressources forestières et minières, augmenter et varier leurs cultures, et faire l'élevage en grand du bétail, élevage auquel les riches pâturages des montagnes et les lacs et rivières du Nord se prêtent si bien.

J'espère que nous travaillerons ensemble pour un but commun, le bien du pays et de la nation. Cela m'amène à vous dire que nous sommes à traverser une crise, la plus grave qui se soit produite depuis l'Union. Les Américains, jaloux des succès que la politique nationale a remportés dans notre pays, ont élevé une sorte de muraille de Chine tout le long de la frontière qui les sépare de nous. Puis ils ont appelé dans leurs conseils des hommes comme sir Richard Cartwright, M. Laurier, M. Charlton et M. Farrar, le rédacteur du *Globe* de Toronto ; et, de concert avec eux, ils veulent empêcher le succès de nos efforts pour amener des relations plus cordiales entre les deux pays. Je vais plus loin, et je dis qu'on a beau voiler les expressions et multiplier les protestations, on veut amener une crise qui nous jette infailliblement à l'annexion.

On ne saurait trop sévèrement dénoncer cette œuvre déloyale, entreprise dans le seul but d'escamoter le pouvoir à un gouvernement qui a donné à l'industrie, aux manufactures, au commerce, un élan qui fait l'admiration du monde entier. Vous-mêmes, mes chers amis, vous avez profité de cette politique de protection, et les nombreuses fabriques qui se sont installées dans le comté de Terrebonne en sont l'éloquente démonstration.

Etes-vous prêts à risquer ces beaux résultats contre l'espoir de résultats douteux qu'on fait miroiter devant vous ? Allez-vous lâcher la proie pour l'ombre ? En honnêtes gens que vous êtes, ne pensez-vous pas qu'il y a du louche dans cette politique qui consiste à dire que les Américains ne nous favoriseront par leur législation fiscale que si nous chassons Sir John A. Macdonald pour placer à la tête du pays Sir Richard Cartwright. "*Timeo Danaos et dona ferentes.*" J'ai peur des Yankees avec leurs présents quand ils les offrent ainsi. Jamais le gouvernement d'un grand peuple n'a refusé de traiter avec le chef puissant d'une nation voisine. Pourquoi en serait-il autrement avec nous ? . . . à moins donc que les Américains ne sachent que M. Laurier et Sir Richard Cartwright seront plus faciles à jouer que Sir John qu'ils ont connu lors du Traité de Washington en 1871.

Je ne veux pas donner à cette lettre la longueur d'un manifeste. Je me contente de vous adresser ci-incluse une copie du discours que j'ai fait à la convention du parti conservateur du district de Montréal, le 10 du courant.

Encore une fois, mes amis, je compte sur vous, sur votre vieille amitié, sur les liens qui nous unissent dans les grandes entreprises de votre comté et sur votre haut sens politique.